

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED
COL. HUCUES J. DE LA VERGNE
 PRÉSIDENT
MAURICE LAFARGUE
 Directeur-Gérant
 Phone Main 3487
 Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville
 Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne valent pas le prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 8 septembre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	86	27
Midi	88	28
3 p. m.	88	28
6 p. m.	86	28

Le droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant
 (Suite.)

Aussi, dans le passé, les parents choisirent-ils le précepteur de leurs enfants. Dans les familles royales ou princières, le gouverneur, la gouvernante, pour l'éducation proprement dite, le précepteur pour la seule instruction, le professeur de danse, d'équitation et des autres sports à la mode, formaient un personnel à part dans chaque château. Bossuet entr'autres fut pendant dix ans précepteur du Dauphin. Aujourd'hui encore, les maisons royales, les familles riches se permettent ce luxe.

Plus généralement, les parents envoient leurs enfants à l'école commune ou chez des professeurs privés. Le coût de l'éducation se trouve par là-même de beaucoup réduit; ce qui permet aux familles moins à l'aise, ordinairement chargées de plusieurs enfants, de procurer à tous l'inappréciable bienfait de l'éducation au moins primaire. De plus, le maître, les condisciples, le règlement exercent une influence salutaire et profonde sur la formation du caractère.

Quel est le droit des parents sur ces maîtres et ces écoles? Ils ont le droit naturel de choisir les uns et les autres, de les surveiller, de contrôler les livres et les méthodes. Pourquoi pas? Ne sont-ils pas les éducateurs-nés de leurs enfants? S'ils délèguent ce droit à un autre, ne gardent-ils pas celui de s'assurer si cet autre les représente parfaitement, tient bien leur place, est véritablement un autre eux-mêmes?

Le prince, le gouvernement, n'ont-ils pas le droit d'envoyer leurs ambassadeurs et leurs délégués: ils ne

remettent pas au premier venu comme s'il s'agissait de composer un corps de jurés. Ils visent dans ce choix à se faire représenter le plus fidèlement possible. Dans nos régimes parlementaires, le peuple élit par voie de suffrage comme représentants, ceux qu'il croit le mieux refléter ses idées, son programme. Seul le père de famille ne pourrait pas déléguer quelqu'un de son choix pour continuer l'éducation qu'un droit naturel lui a départie?

Qu'il ne puisse pas parfois exercer lui-même ce droit; qu'il soit incapable de juger la compétence, de la moralité des maîtres, c'est possible bien qu'encore assez peu fréquent. Le père et la mère savent bien quel est l'homme, laïque ou religieux, qui, selon les circonstances de lieux, de temps, de besoins, les remplacera le plus avantageusement, auprès de leurs enfants. Alors même qu'ils seraient réellement incapables de faire un tel choix, leur droit reste sacré. Ils s'en remettent à une commission plus éclairée, élue par leur suffrage, et qui sera encore eux-mêmes. L'important c'est que directement ou indirectement, par eux-mêmes ou par des intermédiaires librement choisis, les parents exercent leur droit imprescriptible, pareqve naturel, de pourvoir à l'éducation de leurs enfants.

Ils ont, d'après le même principe, le droit de surveiller ou de faire surveiller les maîtres et les écoles, de contrôler ou de faire contrôler les livres et les méthodes. Ce n'est là qu'un corollaire de leur droit de se choisir un représentant. En vain s'opposeraient-ils à quelqu'un que d'abord ils avaient jugé propre à cette mission, s'ils le perdaient de vue, ne s'inquiétaient nullement des actes de leur mandataire. Le professeur est le serviteur, l'instrument du père de famille; le maître a le droit de veiller à l'exécution convenable de sa volonté.

Si un instituteur, une école emploient des livres, des méthodes dont le père ne se serait pas servi, à supposer qu'il eût par lui-même pourvu à l'éducation plus avancée de ses enfants, le père a le droit, toujours en vertu du principe de délégation, de connaître et de rejeter ces moyens non-conformes à la fin qu'il doit vouloir pour ses enfants. Les livres mis entre leurs mains, les méthodes qui disciplinent leur personne morale, ne sauraient lui être indifférents. Une éducation vaut moins par les matières enseignées que par l'esprit qui l'inspire et l'imprègne. L'intelligence et le cœur de l'enfant doivent retrouver à l'école l'atmosphère du foyer domestique: l'enfant doit voir rayonner la vérité saine, robuste, de ses premiers ans. A défaut du sourire maternel, la classe doit lui fournir un séjour de calme et de pureté où son cœur, ses sens, aspirant le bien partout: dans les livres, les tableaux, les paroles du maître. Tout cela contribue puissamment à élever l'enfant dans cet âge tendre.

Le droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant reste donc incontestable. Il n'est pas illimité. La religion, nécessaire à l'homme, ne l'est pas moins à l'enfant. De même que le père n'est pas libre de choisir sa religion ou de n'en avoir aucune, ainsi doit-il à son enfant les lumières de la vraie foi. La Révélation s'impose à tout homme venant en ce monde, en état d'en

connaître les divins enseignements. Comme l'Eglise incarne cette religion, les parents doivent tenir compte de ses droits à l'enseignement religieux de l'enfant. Lui fermer la porte de la famille, ou de l'école, restreindre jusqu'à la rendre nulle, son influence moralisatrice sur l'enfant, lui créer des embarras de toutes sortes afin de nuire à son action, serait un tort grave, de nature à enlever le droit des parents, et pourtant inébranlable. Il n'est rien comme le respect du droit d'autrui pour faire respecter le sien. D'autant que le droit de l'Eglise, supérieur à celui des parents, par son origine et sa fin, bien loin de l'amoinrir ou de l'affaiblir, le sanctionne et le consacre.

Le droit des parents rencontre une seconde limite dans certains droits de l'Etat en vue du bien commun. Cette considération nous amène à la seconde partie de notre étude: le droit naturel des parents à l'éducation de l'enfant dans la famille, unité sociale.

L'époque des patriarches n'est plus. A part quelques tribus encore nomades, les familles sont groupées en sociétés. Par le fait de son entrée dans la société, la famille perd-elle son droit naturel à l'éducation de l'enfant? Par nature ou par contrat — pour le moment il importe peu — la famille renonce-t-elle à ses droits primordiaux en s'unissant à d'autres familles? L'enfant naît-il directement et immédiatement citoyen, chose du grand tout, l'Etat; ou plutôt ne fait-il partie de ce grand tout que par la famille, la cellule mère, la véritable unité sociale?

Les partisans du monopole de l'Etat, rigoureux ou mitigés, affirment sans broncher que l'Etat est le véritable père de l'enfant. Reprenant la thèse de Platon qui l'exposait en ces termes par la bouche de l'athénien dialoguant avec Mégille et Clinias: "On ne laissera pas les parents libres d'envoyer leurs enfants chez d'autres maîtres que ceux des écoles publiques, pour la raison qu'ils sont moins à leurs parents qu'à la patrie." — Les Ferry, les Doumergue — réclament hautement, veulent "per fas et nefas", l'unique enseignement de l'Etat. Seulement, Platon était logique: eux ne sont que sectaires. Platon ne parlait ainsi dans les "Lois" que parce qu'il avait auparavant dans la "République", posé en principe, la communauté des femmes, comme base nécessaire de la société idéale, et voilà pourquoi ils ont tort de prôner l'enseignement d'Etat.

Remarquons ici, bien que ce semble puéril, que nous sommes en l'an 1914 de l'ère chrétienne, non plus vers l'an 650 ou 700 de l'ère de Rome. Le droit chrétien qui se rencontre sur ce point comme sur beaucoup d'autres avec le droit moderne a franchi l'individu du despotisme de l'Etat.

Dans la cité antique, à forme militaire et tyrannique le plus souvent, l'individu naissait chose de l'Etat. La raison d'Etat dominait tout. Elle régnait souverainement, pénétrait au plus intime des foyers qu'elle transformait en laboratoires de l'Etat. L'éducation n'échappait point à l'emprise du pouvoir. Ses serres puissantes étréignaient l'enfant dès le berceau, le marquaient au coin de l'Etat; il ne respirait plus que pour l'Etat.

Le christianisme a délivré l'individu de cet esclavage. Il a

inculqué à la conscience publique la valeur morale de chaque personne, sa liberté, sa fin, le droit de la réaliser. Il lui a assigné sa place dans et non pour l'Etat. Le droit moderne, issu de lui, contient la même disposition. Au tout premier article de la déclaration des Droits de l'Homme dont il a fait sa chartre, il assure à tout homme la liberté de conscience et de pensée, avec pour toute limite, le droit commun.

Aujourd'hui l'enfant n'appartient pas à l'Etat. Jamais, en droit, il ne lui a appartenu. En fait, par la raison du plus fort et l'altération de l'opinion publique, on a pu penser — quelques uns semblent le croire et voudraient le persuader à l'opinion actuelle — que l'Etat était son premier père. Mille et mille faits qui dureront mille et mille années ne prescriront jamais contre un droit naturel.

(A Suivre.)

L'ORPHEUM

Lundi l'Orpheum a ouvert ses portes pour la saison 1914-1915. Le directeur général, Charles E. Bray, qui a introduit dans notre ville le vaudeville de luxe, a assuré au directeur local Arthur B. White que la guerre européenne ne fera aucun tort au vaudeville américain, mais au contraire l'aidera, beaucoup d'artistes cherchant à être engagés en Amérique, les théâtres étant fermés en Europe. Le programme de la semaine est des plus choisis; sont engagés: Princess Rajah, créatrice de danses orientales telle que "Cléopâtre" et "La chaise Arabe". Les merveilleux Manchouriens de Cheoherl, qui se balancent suspendus par leur tresses et font des exercices remarquables. Charlie Howard et Co., un mélange de chants et danses. Ray Raymond et Florence Bain, dans la comédie-farce: "Looked Out". Violsky, génie excentrique musical. Paul Nevins et Ruby Erwood, nègres comiques. Leitzel la merveille de l'air. Les voyageurs autour du monde avec les photographes du circuit de l'Orpheum, et les concerts de l'orchestre sous la direction du Prof. E. S. Tosso.

Deux représentations seront données tous les jours en matinée à 2:15 et en soirée à 8:15 aux prix populaires habituels.

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, de 5 à 12 ans.

Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire.

Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine.

Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages
 "Original Berlitz Method"
 253 Maison Blanche. Tel. Main 3991.
 3 Juin - 1 an - mercredi - vendredi



WEAR THE ROBERT
 Ses modèles les plus élégants
H. J. ROBERT
 OPTICIEN 259-267 rue Camédelet Phone Main 4876
 SPECIALISTE

Lettres de Mobilisés
 EN ROUTE.

Nous continuons à publier les notes et lettres que nous adressent nos collaborateurs mobilisés.

... Tout le monde vous le dira: on n'a pas vu un visage triste dans les wagons qui menaient à leurs régiments les soldats soudains. Quelle gaieté! D'abord, je l'avoue, elle me faisait mal, par l'excès même de son paradoxe héroïque. Et puis bientôt, non, je n'assistais plus à la fête; mais j'y participais. Si formidables et magnifiques que puissent être nos prochaines émotions, je n'oublierai pas celle-là: cette joie d'entrer vite et comme de plain-pied dans une foule enthousiaste, le cœur vous chantant avec elle! Ce n'est pas assez de dire qu'entre tous ces hommes l'égalité se fit subitement: ce fut l'identité. Une masse se formait, avec une âme unique.

Et ces hommes qui avaient quitté des femmes, des enfants et qui défilèrent d'entrain, qu'on n'ait pas les croire insensibles. Ils racontaient ce qu'ils laissaient derrière eux et de douleur et d'inquiétude. Seulement, tout cela, ils le rangeaient dans un coin secret de leur pensée; puis, d'un coup de leur volonté, ils étaient libres.

J'ai entendu des mots admirables. Nous traversons la Normandie, par un temps alterné de soleil et de nuages qui couraient; les champs, les moissons jaunes, les prairies défilant, et collines charmantes. Un garçon dit: — Ça vaut la peine de se battre pour ce pays-là! — Et la campagne fut, à nos yeux, plus belle que jamais! — Les farceurs lançaient leurs mots, triquaient gentiment. Pas de brutalité; de la plaisanterie, excellente! — Vous diriez ça à un Prussien, même en prussien, il ne comprendrait pas.

El fon entendait "Saubeur-et-Meuse". Les godaillots, dans le wagon, marquaient l'allure, battaient la mesure.

Contre l'empereur Guillaume, une haine déchaînée, parce que c'est lui le coupable; c'est lui toute la barbarie; c'est lui l'offense au tranquille travail et au bonheur quotidien. L'on se promet sa peau, et pour en faire des porte-cartes.

— Moi, ça me dégoûte, la peau de Guillaume; mais je me ferai faire une redingote en peau de Zepplien.

Et des folies! Je ne sais pas ce qu'elles valent, ces grosses calembredaines, ainsi couchées sur le papier; mais bien envoyées par des gens qui vont se battre, elles avaient leur accent de fier défi. J'ai vu l'agresseur, et non pas la résignation.

Dans la cour de la caserne, une fois arrivés, ces hommes tout à coup changèrent de façon. Plus silencieux, ils n'étaient pas moins vaillants. Ils se muèrent en soldats: ce fut vite fait. Un calme, je vous le jure, à se mettre à genoux devant.

Tout ce que j'ai vu alors, je ne peux pas le raconter: j'en suis encore frissonnant. C'est trop splendide pour les mots et

qua dans quel hôtel il fallait les faire porter, et lui-même suivre la foule affairée sous la marquise de la gare. Il marchait, songeur.

Pendant tout le voyage les mêmes pensées l'avaient assailli. Depuis le moment où il était parti de Pétersbourg, l'image de Varia ne l'avait pas quitté. Serge s'irritait, trouvant sa situation ridicule, mais ne pouvant d'aucune façon arriver à l'oublier. Il se reprochait de s'être séparé d'elle si froidement, presque sans tristesse. — Je suis un égoïste, pensait-il; je l'ai louché. Peut-être n'est-elle nullement coupable. A présent, je le comprends parce que je ne l'ai pas près de moi. De nouveau le même sentiment me revient au cœur... Non, je ne dois pas penser à Varia. Il est temps de perdre l'habitude de me bouleverser, de chercher des raisons d'être de mauvaise humeur. C'est idiot! Pendant que j'étais avec Varia, jusqu'à mon départ, je ne la regardais même pas. A présent, c'est le contraire. Tout cela parce qu'en partant j'ai dit à Pierre une phrase ridicule.

Tchavroff arriva sur le Perron de la gare, leva la tête et faillit pousser un cri d'étonnement et d'extase. Il oubliait subitement ses tristes pensées. Devant lui était la féerie venue avec les silhouettes de ses églises et de ses palais qui se fondaient dans les rayons d'une lune pâle. Il ne s'était jamais rien imaginé de semblable, bien qu'il eût déjà aperçu un coin de Venise, une des moins belles parties de cette ville de terre et d'eau.

— Une gondola, signor inglesi! proposa un batelier, habillé du traditionnel costume sombre et pittoresque.

Pourquoi me prennent-ils pour un Anglais? et cela lui parut amusant. Il monta dans la gondole et s'introduisit avec plaisir sous l'obligatoire dais noir.

UNION FERRY COMPANY
 Opère l'Avenue Jackson, Troisième District
 l'Avenue de la Louisiane les Ferries
 de Westwego
Excursion dix cents
 Les billets achetés au bureau donnent droit à voyager jour et nuit sur le bateau de l'Avenue Jackson, et tout le jour sur les autres.

les phrases dont j'ai l'habitude. Il faudrait tout dire à la fois. Ce ne sont pas des incidents, des épisodes, mais plutôt c'est une sorte de miracle: une armée prête en un clin d'œil.

Quand le régiment d'active est parti, cette jeunesse faisait envie. Une petite ville, qu'il y a peu de jours, éveillée promptement à l'héroïsme, saluait sa troupe rouge et bleue, en grand silence. Mais quelqu'un dit: "Adieu!" Un sergent corrigea: — Au revoir! pas plus!

Et, autour de lui, les soldats, riant, répétaient "au revoir". Le colonel saluait, de son sabre, ésgamment.

Le régiment des "terriblistorians" n'est pas moins bien parti, tout harnaché en quelques heures, et plus pesant que la jeunesse, mais solide.

Ce que j'ai vu de beau encore, ce fut la nuit, par un clair lune ravissant. Nous étions en chemin de fer, pour une longue traite, un petit détachement d'hommes de qui l'on avait changé l'affectation. Durant quelque deux cents kilomètres, par les fenêtres du wagon, nous distinguions, tout le long de la voie et peu distants les uns des autres, les vieux de la réserve de l'armée territoriale, gardiens des ponts et embranchements, gardiens des rails et attachés à un devoir aussi modeste qu'il est dur. Oh le sait, que, sur bien des points, circulent des espions allemands, marchant plus ou moins déguisés, qui feraient sauter les ponts, déboulonneraient les rails, couperaient les signaux. Il faut veiller. Ce sont les vieux qui veillent, tandis que partent les jeunes, très précieusement. Et les vieux, debout, le fusil à la main, le fusil chargé, la bayonnette au canon, ne flanchent pas. On les place au bon endroit; et ils guettent, dans la nuit. De l'un à l'autre, circulent par moments des chefs de poste, une lanterne au bout du bras. Les vieux sont superbes. Habillés quasi à leur guise, avec des portions d'uniforme et, le reste, civil. Le képi sur la tête, le pantalon rouge et la longue blouse bleue du paysan bouclée du ceinturon. Les bourgerons, les capotes, les touloupes en poil de chèvre; les casquettes, les chapeaux de feutre; un accoutrement de hasard. Et une fameuse tenue de gaillards qui font leur besogne. Devant les champs où ils travaillaient, devant leur champ ou celui du voisin, devant le champ français, ils montent la garde. Ils sont la nation légère pour se défendre, pour protéger le sol. Ils sont beaux. On a envie de rire, en les voyant, si pit-

HYDROTHERM
 (eau)
 (chaud)
MASS.
 (massage)

Procédé scientifique de bains locaux. Meilleur qu'une séance au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 3 à 5 midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tous les dimanches, 11.00 par traitement. 811 séances pour \$100. Chiropractie, massages. Douche et massage, 30c; 25 par \$100. Leçons de natation.

728 rue Gravier.
 M. et Mme ROBERT OSBORNE.
 10 mai - 1 an

L'UNION FRANÇAISE
 Réouverture de l'école gratuite pour filles, de l'Union Française, 223, rue N. Romparts, le lundi 14 septembre.
 Le Français et l'Anglais sont enseignés par des professeurs compétents.
 Les cours d'Anglais est le même que celui des écoles publiques.

Ouverture de l'École Gratuite de Garçons de la
Société du 14 Juillet
 Le Lundi, 14 Septembre

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans
 No. 22 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE
PRINCE DIMITRI GALITZINE
 (suite)

Voilà mon cabinet, dit-il; tu vois, c'est là que je travaille.

Varia ne voyait rien.

Qu'as-tu? demanda le ténor; on dirait que tu appréhendes quelque chose. Est-ce que tu te repens d'être venue?

Varia revint à elle.

Oh! non, s'écria-t-elle; et elle se serra contre lui, cherchant une caresse.

Il l'assit sur le canapé, à côté de lui, sans interrompre le baiser.

Par quel moyen as-tu pu venir? demanda-t-il.

Varia le mit au courant, riieuse, contente, heureuse d'être assise près de lui, de le serrer dans ses bras, de se sentir si près.

Je dois partir tout de suite, dit-elle avec regard; je ne puis rester longtemps. Pourquoi n'as-tu été mon manteau?

— Ne le presse pas, tu as le temps, répondit

Gutchtal; et il se mit à l'embrasser plus longuement et plus étroitement qu'à l'ordinaire.

Varia ferma les yeux. Elle ne résistait pas; elle était couchée sur son bras, sans mouvement, comme ivre.

— Non... cela suffit, voulut-elle murmurer. Mais elle ne le put et tomba sans force sur le coussin du canapé, se sentant comme dans un délire.

Au bout de quelques instants, elle revint à elle et se redressa.

— Il est temps, dit-elle d'une voix brisée, Gutchtal lui apporta son manteau, son chapeau, son manchon. Il était quelque peu troublé, ne savait que dire et ne la retenait pas. Varia se laissa habiller, inconsciente, le regard fixe, les pensées en déroute.

— Allons! Adieu! dit-elle; et elle se pencha pour embrasser Alexandre Jacoblévitch. Il la serra dans ses bras. Elle s'anima de nouveau et dit en le regardant avec tendresse: — Quand nous reverrons-nous? — J'irai demain, répondit le ténor.

— Demain?... et non pas dans une semaine? Gutchtal vit sa bêtise et ne trouva rien à répondre. Varia secoua tristement la tête. Elle comprenait tout.

— Pourquoi as-tu risqué avec moi? dit-elle, des larmes dans la voix; et elle se serait mise à pleurer si Gutchtal n'avait arrêté ses pleurs par des baisers.

Sortie sur l'escalier, Varia descendit à la hâte et prit un fiacre. Une seule chose l'inquiétait maintenant; qu'allait-on penser, à la maison de sa disparition, et quel accueil allait-on lui faire? Elle aurait voulu qu'il n'y eût encore personne quand elle rentrerait, pour pouvoir gagner sa chambre sans se faire voir, et se regarder dans la glace avant que quelqu'un l'eût vue.

Il lui sembla tout à coup que chacun remarquait son visage. Comment tout cela est-il arrivé? Pourquoi est-elle allée chez lui? Pourquoi si seulement elle pouvait oublier cela pour toujours! Jamais plus elle n'ira chez lui! Est-il possible qu'elle ait cessé de l'aimer? Non, elle l'aime toujours; mais est-il nécessaire d'aimer ainsi, en secret, de se cacher? Si elle était homme, elle n'aurait pas agi de cette façon; mais franchement, sans crainte, elle aurait fait sa demande... Maintenant, il n'en est que plus pénible d'attendre... Rien de plus. Eh! quoi, si elle devient mère! Il n'a pas pensé à cela... Est-il possible qu'il ne s'en soit pas préoccupé!

A la maison, Miss Lilil la reçut avec des reproches et des exclamations de terreur.

— Je ne suis pas coupable, répondit sèchement Varia; il y avait tant de monde, que je vous ai perdue de vue. C'est bien simple.

Quand elle sut qu'Anna Alexandovna et les deux jeunes princesses n'étaient pas revenues, elle pria l'Anglaise de ne leur rien dire.

— Je me sens si mal, expliqua-t-elle, je me suis tant effrayée quand je me suis trouvée seule, que ma tête me fait encore plus mal!

Varia s'enferma dans sa chambre et n'en sortit pas de toute la journée. Elle ne voulait voir personne. Elle ressentait dans l'âme, le vide, le dégoût. Tantôt elle avait envie de pleurer sans raison; tantôt elle avait peur à la pensée de l'avenir.

Serge était à Venise. Il n'avait fait que passer une nuit à Vienne, désireux d'arriver très vite dans le Sud, dans ces pays qui se désolent avec des couleurs si vives dans son imagination. A Venise il arriva tard, vers minuit. En descendant du wagon, il remit ses bagages à un faquin au teint basané, lui indi-

qua dans quel hôtel il fallait les faire porter, et lui-même suivre la foule affairée sous la marquise de la gare. Il marchait, songeur.

Pendant tout le voyage les mêmes pensées l'avaient assailli. Depuis le moment où il était parti de Pétersbourg, l'image de Varia ne l'avait pas quitté. Serge s'irritait, trouvant sa situation ridicule, mais ne pouvant d'aucune façon arriver à l'oublier. Il se reprochait de s'être séparé d'elle si froidement, presque sans tristesse. — Je suis un égoïste, pensait-il; je l'ai louché. Peut-être n'est-elle nullement coupable. A présent, je le comprends parce que je ne l'ai pas près de moi. De nouveau le même sentiment me revient au cœur... Non, je ne dois pas penser à Varia. Il est temps de perdre l'habitude de me bouleverser, de chercher des raisons d'être de mauvaise humeur. C'est idiot! Pendant que j'étais avec Varia, jusqu'à mon départ, je ne la regardais même pas. A présent, c'est le contraire. Tout cela parce qu'en partant j'ai dit à Pierre une phrase ridicule.

Tchavroff arriva sur le Perron de la gare, leva la tête et faillit pousser un cri d'étonnement et d'extase. Il oubliait subitement ses tristes pensées. Devant lui était la féerie venue avec les silhouettes de ses églises et de ses palais qui se fondaient dans les rayons d'une lune pâle. Il ne s'était jamais rien imaginé de semblable, bien qu'il eût déjà aperçu un coin de Venise, une des moins belles parties de cette ville de terre et d'eau.

— Une gondola, signor inglesi! proposa un batelier, habillé du traditionnel costume sombre et pittoresque.

Pourquoi me prennent-ils pour un Anglais? et cela lui parut amusant. Il monta dans la gondole et s'introduisit avec plaisir sous l'obligatoire dais noir.

— Due gondolieri? demanda l'italien. Tchavroff se souvint de la phrase recommandée par le Baedeker "bato uno", mais répondit: "Due, due, même trois! Plus il y en a, mieux cela vaut."

Arrivé à l'hôtel, il jeta un coup d'œil à l'échambre qui lui était destinée. Tchavroff, malgré l'heure tardive et le voyage fatigant qu'il venait d'accomplir se rendit à la place Saint-Marc où résonnaient les sons d'un orchestre et où se promenaient une grande foule.

Serge sentit sa tête tourner. Ce qu'il voyait dépassait son attente. Il lui semblait qu'il était transporté dans une ville féerique, au milieu de gens qu'il ne connaissait pas encore, mais qui étaient disposés pour lui de tout cœur. Le parler sonore et enthousiaste des Italiens, les figures malicieuses des fleuristes, les visages pleins de bonhomie des touristes bavarois ahuris, l'air suffisant des Anglais, la musique de Verdi, l'éclairage éblouissant, le clair de lune qui tombait sur le Palais des doges, sur l'église, sur les édifices et sur l'épaisse foule multicolore, — tout cela remplissait subitement l'âme de Serge de tant de sensations nouvelles et imprévues qu'il ne pouvait les analyser toutes. Il était transporté de la joie d'une vie nouvelle.

— Oh! si au moins je n'étais pas seul! pensait-il et il se souvint de Varia. Quelle foi lui avait-elle eue! et son bonheur eût été cent fois plus grand; car il aurait eu quelqu'un avec qui partager ses impressions et les sensations qu'il éprouvait tout à coup si nombreuses qu'elles empêchaient le libre jeu de son esprit.

— Une fiore al gentile cavalieri! retentit près de lui la voix d'une jolie marchande de fleurs; et avant que Serge eût le temps de se reconnaître, il avait à chacune des boutonnières de son veston un petit bouquet.